

faire souffrir, la tuer peut-être. Lui mentir, c'était laisser dans son cœur le germe d'un amour qui n'y pouvait plus fleurir maintenant. Quelle raison donner pour empêcher le mariage avec Roustan ? Il n'en avait plus. Et pourtant ce mariage était impossible, tout à fait impossible. Il lui semblait qu'il serait maudit du ciel. Une tache sanglante séparait les deux familles. La fille de l'assassin avec le fils de l'assassiné ! Non, non, il n'y fallait pas songer. Mais comment l'empêcher ? Il faudrait donc tout dire ? avouer ?

Le vieillard accablé, perdu, souhaitant la mort, revenait vers l'hôtel de Servas du pas le plus lent qu'il pouvait. L'entrevue qu'il allait avoir avec Claire l'épouvantait d'avance. Quelle douleur il allait lui causer, quelles larmes il allait lui voir répandre, douleur qu'il n'avait pas le droit d'apaiser, larmes qu'il ne pourrait pas essuyer lui-même. Jamais situation plus épouvantable peut-être ne s'était produite.

Lui, le père, lui qui aurait voulu faire ses enfants si heureux, il allait mettre le désespoir dans le cœur de sa fille qu'il aurait voulu voir la plus aimée, la plus heureuse de toutes les femmes ! Car il ne pouvait plus chercher à la tromper maintenant. Il ne pouvait plus lui faire la tête de mensonges. Il ne pouvait plus lui dire que Georges de Fresnières n'était pas coupable, qu'il lui était arrivé malheur.

Il croyait, lui-même maintenant, à la culpabilité de Georges. Comment eût-il pu en être autrement ? Après les renseignements qu'il avait eus de cette femme, qui n'avait aucun intérêt à lui mentir, avait-il le droit de douter encore ? Georges était jeune. Il avait succombé à un moment d'entraînement.

Il désespérait peut-être d'obtenir Claire, qu'il savait courtisée aussi par André Roustan. Ce dernier était plus riche que lui ; il était l'ami du frère : tous les atouts paraissaient être dans sa main. Il avait eu un accès de découragement et s'était livré à un autre amour pour déraciner de son cœur son amour pour Claire.

Pourquoi le vieillard n'avait-il pas su cela plus tôt ? Il l'aurait soutenu, lui ; il aurait ramené dans son cœur la confiance. Mais, maintenant, il était trop tard. Tout était fini, consommé. En songeant ainsi, sans s'en rendre compte, il avait fait du chemin. Il leva les yeux, la grille de l'hôtel de Servas était devant lui. Il frissonna. Claire était là. Elle l'attendait avec impatience. Qu'allait-il lui dire ?

Un moment, il eut l'intention de s'éloigner, de fuir, de lui laisser encore ses illusions ; mais pouvait-il se résoudre à ne plus la revoir ? Et l'autre mariage ? Il fit un effort sur lui-même, leva les yeux au ciel et sembla l'implorer et lui demander ce qu'il devait faire.

La nuit tombait.

Le vieillard restait là, immobile, n'osant pas faire un pas en avant. Il fut arraché à ses réflexions par le bruit que fit la grille en s'ouvrant. Quelqu'un allait sortir. Qui ?

Il eut un moment l'espoir que ce serait Claire, mais il vit Charles descendre seul, sauter dans sa voiture. Il n'eut que le temps de se jeter de côté pour éviter d'être écrasé, comme le premier jour où nous l'avons présenté à nos lecteurs, plaqué contre les barreaux comme une cariatide. Charles l'avait aperçu, mais il ne faisait plus attention à lui maintenant. C'était à peine s'il répondait par un signe de tête aux saluts qu'il lui adressait.

Charles, plus indifférent, plus préoccupé, moins tendre,

n'avait pas eu, à la vue de l'inconnu, les sensations mystérieuses de sa sœur. C'était par condescendance pour ce qu'il appelait les manies charitables de celle-ci qu'il avait laissé soigner et qu'il conservait encore chez lui l'homme qu'il continuait à considérer comme un vieux vagabond, un vieux mendiant quelconque. Il ne s'en préoccupait pas et faisait à peine attention à lui.

Quand la voiture fut disparue, notre héros prit enfin son courage à deux mains. Claire était seule. C'était le moment. Il fallait en finir ! Il se dirigea vers la petite porte, sonna et entra. Il traversa la cour, se dirigea vers le perron et aperçut la femme de chambre de Claire dans la salle à manger, où elle aidait les autres domestiques à desservir. Le dîner venait de finir. Il lui fit un signe. Elle s'approcha.

—Je voudrais parler à Mlle Claire, dit-il d'une voix tremblante ?

La servante le regarda très surprise.

—Ce soir ?

—Ce soir, si c'est possible. Veuillez avoir l'obligeance de la prévenir.

La domestique secoua la tête.

—Je crains bien que ce ne soit inutile, dit-elle. Mademoiselle est un peu fatiguée ce soir. Elle vient de remonter dans sa chambre.

—Dites-lui, je vous en prie, que j'ai le plus grand besoin de la voir.

La femme de chambre esquissa un geste indifférent.

—Je vais toujours faire la commission, dit-elle, et elle disparut.

Le vieillard resta devant le perron, attendant. Les autres domestiques continuaient à desservir. Il les voyait aller et venir par la fenêtre ouverte, dans la pièce éclairée. Il saisissait des exclamations, des éclats de rire qui lui semblaient étranges dans cette maison triste.

La porte s'ouvrit enfin. La soubrette parut.

—Montez, monsieur, dit-elle.

Il la suivit. La chambre de Claire était ouverte et la jeune fille l'attendait sur le seuil. Dès qu'elle l'aperçut, elle fit signe à la domestique de la laisser ; puis, quand celle-ci se fut éloignée, elle l'interrogea du regard, d'un regard si éloquent, si triste, qu'il sentait des larmes monter à ses paupières.

—Plus d'espoir, mademoiselle, bégaya-t-il.

Et sa voix tremblait tellement. Il était si ému, si malheureux lui-même que la jeune fille fit un mouvement pour se précipiter vers lui. Elle avait craint qu'il ne se trouvât mal.

Elle avait eu de son côté un cri d'angoisse, et ses yeux s'étaient voilés. Elle rentra vivement dans sa chambre et le fit entrer derrière elle. Là, elle lui indiqua un siège, et il s'y laissa tomber, épuisé, sans force. Elle l'interrogea aussitôt.

—Vous l'avez vu ?

Il secoua négativement la tête.

—Vous avez eu de ses nouvelles ?

Il balbutia.

—Oui !

D'un air si triste, si découragé qu'elle leva les bras au ciel, dans un mouvement d'angoisse.

—Et il m'a trahie, abandonnée, il ne m'aime plus.

Il fit vivement :

—Je ne puis pas dire cela, mademoiselle, je n'ai pas de raison pour le dire.

—Je vous en prie, fit-elle violemment, ne me cachez